



255-286

Distribution électronique Cairn pour les éditions Société d'anthropologie des connaissances . © Société d'anthropologie des connaissances . Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

L'autoconfrontation croisée comme instrument d'action au travers du dialogue : objets, adresses et gestes renouvelés

Julie Duboscq

Julie DUBOSCQ est membre de l'équipe de clinique de l'activité et du Centre de Recherche Travail et Développement au CNAM (EA 4132). Durant sa thèse en psychologie soutenue en 2009, elle a mené des travaux de recherche sur la sécurité du travail dans le Bâtiment et les Travaux Publics. Elle enseigne la psychopathologie du travail dans le master de santé-sécurité du travail à l'université Paris XIII.

ADRESSE : 41, rue Gay-Lussac

75005 Paris

COURRIEL : jduboscq@hotmail.com.

Yves Clot

Yves CLOT est titulaire de la chaire de psychologie du travail du CNAM et directeur du CRTD (EA 4132). Au sein de ce laboratoire qui rassemble aussi les équipes d'ergonomie, de psychodynamique du travail et de psychologie de l'orientation, il est responsable de l'équipe de psychologie du travail et clinique de l'activité.

ADRESSE : 41, rue Gay-Lussac

75005 Paris

COURRIEL : clot@cnam.fr.

En clinique de l'activité, les méthodes d'autoconfrontation croisée sont souvent utilisées. Elles reposent sur deux présupposés qu'on voudrait exposer d'entrée de jeu. Le premier est clinique. Nous procédons en milieu professionnel à des analyses de l'activité concrète destinées à modifier, à la demande de nos interlocuteurs, des situations réelles de travail dégradées. Pour ce, nous avons mis au point des méthodes dialogiques destinées à développer le pouvoir d'agir de ces mêmes interlocuteurs sur leur milieu et sur eux-mêmes (Clot, 2008) ^[1]. Ces méthodes obéissent à un principe assez justement formulé par M. Foucault "Ce qui compte dans les choses dites par les hommes, ce n'est pas tellement ce qu'ils auraient pensé en deçà ou au-delà d'elles, mais ce qui d'entrée de jeu les systématise, les rendant pour le reste du temps indéfiniment accessibles à de nouveaux discours et ouvertes à la tâche de les transformer" (1988, p. XV).

Notre deuxième présupposé est une certaine conception des rapports entre le sujet individuel et le collectif. Selon nous, c'est l'état de la conflictualité sociale qui aménage le niveau de conflictualité interne à l'individu : son fonctionnement psychique se rétrécit et peut même s'éteindre lorsque la société ne lui offre plus de conflictualité externe, lorsqu'elle devient univoque, atone et, pour tout dire, monologique. La conflictualité interne du sujet, base de sa dynamique psychique, n'est pas installée une fois pour toutes. L'ouverture du dialogue intérieur ne peut se maintenir sans relais social qui l'alimente en énergie conflictuelle. En un sens, la clinique de l'activité professionnelle que nous pratiquons s'intéresse à ce « relais ». Elle cherche à maintenir ou à restaurer la vitalité dialogique du social grâce à l'analyse du travail en expérimentant la fonction psychologique du collectif de travail. 2

Pour définir ce que nous entendons par dialogue, on commencera par un commentaire un peu substantiel de certains textes de M. Bakhtine (Bakhtine, 1984 ; Peytard, 1995) en proposant un certain « modèle » du dialogisme en trois instances. On exposera ensuite les méthodes d'autoconfrontation croisées à l'aide desquelles nous tentons de mettre en œuvre la perspective clinique exposée ci-dessus. Ce faisant, on cherchera à dire ce qui est peut-être l'essentiel pour nous : ce qui nous intéresse dans le dialogue c'est son développement ou ses empêchements. À partir d'un dialogue d'autoconfrontation croisée entre ouvriers du bâtiment ayant contribué à l'adoption d'un mode opératoire plus sûr, nous tenterons d'analyser le développement de l'activité dialogique des participants, et en particulier les mouvements d'objet et d'adresse du discours ainsi que certains gestes accompagnant le discours. 3

1. POTENTIALITÉS DU DIALOGUE

1.1. Découvrir le réel du dialogue à partir du dialogue réalisé

Pour Bakhtine, l'intériorité psychique est une affaire trop sérieuse pour être abandonnée aux psychologies mentalistes. Même lorsqu'il prend sa conduite comme objet de réflexion, l'homme ne parle pas de lui-même et des autres mais avec lui-même et avec les autres : « il est impossible de saisir l'homme de l'intérieur, de le voir et de le comprendre en le transformant en objet d'une analyse impartiale, neutre, pas plus que par une fusion avec lui, en le "sentant". On peut l'approcher et le découvrir, plus exactement le forcer à se découvrir seulement par un échange dialogique » (Bakhtine, 1970a, p. 344). Mais Bakhtine se fait aussitôt plus précis. Pour lui, le dialogue n'est pas l'antichambre de l'action ^[2]. Ce n'est pas « un procédé pour découvrir, mettre à nu un caractère humain fini ; dans le dialogue, l'homme ne se manifeste pas seulement de l'extérieur, mais devient, pour la première fois, ce qu'il est vraiment et non pas uniquement aux yeux des autres, répétons-le, aux siens propres également. être, c'est communiquer dialogiquement. Lorsque le dialogue s'arrête, tout s'arrête » (p. 344). 4

Chez Bakhtine, le nœud de l'approche dialogique est constitué par les relations entre le dialogue intérieur et extérieur : « dans le dialogue, les répliques de l'un empiètent sur les répliques du dialogue intérieur de l'autre » (1970a, p. 347). Dans les dialogues qu'il prend comme exemple, « se heurtent et discutent non pas deux voix entières et monologiques, mais deux voix déchirées » et « les répliques ouvertes de l'une répondent aux répliques cachées de l'autre » (p. 350). Pas de discorde entre les sujets ou de dissonances entre leurs voix qui ne soient aussi, simultanément, « interférence de deux voix à l'intérieur d'une seule » (p. 355). Certes, pour Bakhtine, ces dissonances sont souvent subtiles. Elle ne laissent que des traces fugitives dans l'énoncé et sont repérables chez un sujet « pas tant dans les mots que dans des silences que ne justifie pas le sens de son discours, dans des changements de ton inexplicables par rapport à sa première voix, dans un rire déplacé, etc. » (p. 354) ^[5].

Quoi qu'il en soit, celui qui parle à l'autre pré suppose que sa voix n'a pas en face d'elle le mot monologique de son interlocuteur mais qu'elle « pénètre dans son dialogue intérieur, où la place précise d'autrui est en quelque sorte préparée d'avance » (p. 360). Partout, on trouve l'interférence consonante ou dissonante des répliques du dialogue « apparent » avec des répliques du dialogue intérieur. Partout, un ensemble déterminé d'idées, de réflexions, de mots est distribué entre plusieurs voix distinctes avec une tonalité différente dans chacune d'elles. Le plurivocalisme et l'hétérovocalisme font s'épauler réciproquement le dialogue extérieur et le dialogue intérieur. Et ce, en raison même du fait que « la recherche du mot personnel, c'est, en fait, une recherche du mot non personnel, du mot qui est plus grand que soi, une aspiration à fuir ses propres mots à l'aide desquels on ne sait rien dire de substantiel » (1984, p. 370). ^[6]

On mesure alors à quel point le dialogue possède un volume que sa surface ne saurait envelopper tout entier. C'est d'ailleurs ce qui donne une histoire possible au dialogue qui est toujours plein de possibilités non réalisées. L'hétérovocalisme est le nom que Bakhtine donne à ce volume. En accord avec lui, mais dans un autre vocabulaire, nous proposons de considérer que le dialogue réalisé (Bakhtine parle de dialogue apparent) n'a pas le monopole du réel du dialogue. Il trahit – au double sens de révéler et de transformer – le réel du dialogue. De ce point de vue, si le mot lui-même est, comme il l'écrit, « bivocal » ou « équipollent » (1970a, p. 363) c'est qu'il est toujours le théâtre d'une lutte pour la signification. Et « c'est aux frontières que se livre le dur combat dialogique » (Bakhtine, 1984, p. 364). ^[7]

On voit assez bien d'habitude que, pour Bakhtine, ces frontières fluctuantes passent entre mes mots et ceux d'autrui. L'expérience verbale de l'homme est un processus d'assimilation plus ou moins créatif des mots d'autrui et non pas des mots de la langue en eux-mêmes. Notre parole est remplie des mots d'autrui et nos énoncés sont caractérisés à des degrés variables par l'altérité ou l'assimilation, par un emploi identique ou démarqué, retravaillé ou infléchi des mots d'autrui (1984, p. 296). Pour agir dans le monde, nous vivons dans l'univers des mots d'autrui et toute notre vie ^[8]

consiste à se diriger dans cet univers, à se livrer justement à ce dur combat dialogique aux frontières fluctuantes entre les mots d'autrui et les mots personnels (1984, pp. 363-364). Mais on voit moins bien en général que les frontières dialogiques fluctuent aussi à l'intérieur des mots personnels eux-mêmes dont l'emploi est aussi identique ou démarqué, retravaillé ou infléchi selon les moments et les situations. Bakhtine appelle « microdialogue » (1970a, p. 362) ce dialogue intérieur qui fait du mot personnel une histoire du mot dans le mot. Cet aspect du dialogisme, très mal reconnu, mérite pourtant beaucoup d'attention (Friedrich, 2001).

Mais ce n'est pas tout. On voit aussi moins bien, en général, que Bakhtine inscrit ces deux dialogues mêlés à l'intérieur d'un troisième dont ils ne sont que des parties : le « grand dialogue » (1970a, p. 362) qui déborde complètement le périmètre de l'échange actuel entre les deux interlocuteurs, mais auquel ils participent même à leur insu, ou encore la « grande temporalité » (1984, p. 346) du dialogue. Or, comme le précédent, ce point est décisif pour bien cerner l'originalité de la posture dialogique de Bakhtine. « Comprendre, écrit-il, c'est, nécessairement devenir le *troisième* dans un dialogue » (1984, p. 336). Il ne s'agit pas bien sûr du *troisième* au sens littéral puisque les participants d'un dialogue peuvent être en nombre illimité. Mais d'une position dialogique particulière. Le destinataire du dialogue réalisé est concret et l'auteur de la production verbale attend de lui une réponse dans l'échange en cours. Ce destinataire est le destinataire second. Mais en dehors de ce destinataire, « l'auteur d'un énoncé, de façon plus ou moins consciente, présuppose un sur-destinataire » (1984, p. 336). Situé, selon les époques, dans « un lointain métaphysique » ou dans un temps historique éloigné, ce « destinataire de secours » varie à la faveur des perceptions du monde et du milieu : « ce sur-destinataire, avec sa compréhension responsive, idéalement correcte, prend une identité idéologique concrète variable (Dieu, la vérité absolue, le jugement de la conscience humaine impartiale, le peuple, le jugement de l'histoire, la science, etc.) » (p. 337). On ajouterait volontiers, bien sûr, pour ce qui nous concerne, en analyse psychologique du travail, *le métier*. Mais, quoi qu'il en soit, l'auteur de l'énoncé en attend aussi compréhension et réponse même à son corps défendant. Il cherche en lui du « répondant ».

1.2. S'adresser à trois instances : sub-destinataire, destinataire, sur-destinataire

L'auteur d'un énoncé « ne peut jamais s'en remettre tout entier, et livrer toute sa production verbale à la seule volonté absolue et définitive de destinataires actuels ou proches » (1984, p. 337). Tout dialogue, ajoute Bakhtine, se déroule en présence d'un troisième participant invisible « qui se situe au-dessus de tous les participants du dialogue » (*ibid.*, p. 337). Ainsi, la totalité des voix du passé continuent à parler dans le présent. Ce sur-destinataire n'a pourtant rien d'obligatoirement mystique quand bien même il serait susceptible de le devenir dans certaines perceptions du monde. Ce qui est sûr, c'est que l'autre dans un dialogue n'est donc pas seulement le second

du dialogue, autrui comme personne, l'autrui singulier de l'intersubjectivité. Il n'est pas seulement quelqu'un d'autre mais autre chose : une histoire collective de civilisation du réel. En réalité, cet autre-là est transhistorique et non pas supra-historique. Il est très précisément transpersonnel (Clot, 2008). En effet, il n'est pas externe à l'entité dialogique située, il existe à l'intérieur des échanges singuliers de cette entité, même s'il demeure irréductible à eux. Il reste que, pour Bakhtine, « il est moment constitutif du tout de l'énoncé et, à l'analyse plus approfondie, il peut y être décelé » (1984, p. 337). Le dialogue présuppose toujours une instance de « justification » qui protège le locuteur de l'évaluation immédiate du second destinataire. C'est vrai même pour le mensonge, note Bakhtine, ne serait-ce que sous la forme suivante : « N'importe qui, à ma place, aurait menti » (1984, p. 337). C'est que le mot va toujours plus loin et traverse son destinataire immédiat à la recherche d'une assistance, en tous les sens du terme, dont l'absence est ce qu'il y a de plus terrible pour l'homme. De ce point de vue, le mot est sans fond parce que son sens n'a pas de fin même si sa production peut être physiquement interrompue par tel ou tel participant direct au dialogue.

Pour Bakhtine, cet inachèvement structurel qui multiplie les angles dialogiques n'est pas une sorte de « panglossie » qui enfermerait le psychisme dans le langage. Au contraire, cet inachèvement donne une histoire à l'objectivité car les « finalités purement matérielles et opératoires du mot, la faculté qu'il a de se concentrer sur son objet, n'en sont nullement affaiblies » (1984, p. 337). On peut même penser qu'elles se développent d'autant mieux que l'affrontement dialogique pour la signification de l'objet se mène sur les trois fronts du dialogue. C'est même la lutte pour l'objet qui explique l'instabilité de ces fronts et même qu'il y ait trois dialogues en un. Il reste que, dans les répliques du dialogue avec le destinataire immédiat, deux autres dialogues font entendre leurs voix : le « grand dialogue » avec le troisième participant invisible et le « petit dialogue » avec soi-même. Autrement dit, adressées aux destinataires immédiats, les répliques sont simultanément des questions et des réponses au sur-destinataire et à un sub-destinataire, concept qu'on utilisera ici pour désigner les voix du dialogue intérieur. 11

Destinataire, sur-destinataire, sub-destinataire : on comprend alors pourquoi il faut conserver son tranchant à la théorie du dialogue chez Bakhtine et surtout éviter de la ramener à un dialogisme de surface. M. Bakhtine de ce point de vue est inséparable de L. Jakubinski et de toute une tradition d'étude du dialogue en Russie. L. Jakubinski, dans le texte mentionné plus haut, cite par exemple les analyses publiées en 1915 par K. V. Scerba qui montrent que « le monologue est, dans une certaine mesure, une forme linguistique artificielle, et que la langue révèle sa véritable essence dans le dialogue » (2000, p. 112). Plus récemment, A. Ponzio (1998) a attiré l'attention sur le risque d'impliquer Bakhtine dans une sorte de morale de la communication qui lui est complètement étrangère. 12

Il montre que le dialogue, pour Bakhtine, n'est nullement un idéal à atteindre. 13

S'engager dans le dialogue avec les autres pour devenir soi-même à travers l'interaction n'est pas un devoir moral ou encore une « bonne pratique » à s'imposer car on ne peut pas choisir d'entrer en dialogue. « Le dialogue, pour Bakhtine, ne s'engage pas, il se subit », écrit Ponzio de manière tranchée (1998, p. 112). C'est que le dialogue n'est pas le résultat d'un acte délibéré et intentionnel d'ouverture à l'autre mais résulte tout au contraire de l'impossibilité de se fermer à l'altérité (Ponzio, 1998, p. 113), sinon à s'exposer aux risques de la maladie mentale. On ne choisit pas de s'ouvrir à l'altérité dialogique. Elle nous affecte avant même de vivre et d'agir dans le monde. Elle est insupprimable. On peut, au mieux, retournant la passivité en activité, en faire quelque chose pour soi en la développant. Sinon c'est elle qui nous enveloppe, non sans nous faire courir le risque d'une déréalisation. On n'y parvient qu'en réussissant à renverser le statut de l'autre, par une subversion de l'autre en soi-même pour soi-même, par appropriation. C'est là une activité de reconversion et d'affectation d'autrui qui autorise sa migration de la fonction de source de mon activité à celle de ressource pour mon développement propre. Ces migrations fonctionnelles ont été bien étudiées par Vygotski (Vygotski, 2003 ; Clot, 1999).

1.3. Questionner la réalité établie

Il reste que cette hétérogénéité plurivocale maintient chez Bakhtine une inéliminable discordance entre le dialogue réalisé et le réel du dialogue. Et c'est même cette discordance qui peut se révéler créatrice. Car pour lui, comme l'a très bien vu Bender, non seulement le dialogue est possible quand les interlocuteurs ne partagent pas les mêmes significations mais c'est même la condition de son développement : « Dans la vie tout est dialogue, c'est-à-dire opposition dialogique » (Bakhtine, 1970a, p. 84). Ce que nous partageons n'est pas aussi intéressant que ce que nous ne partageons pas (Bender, 1998, p. 193). Ce qui intéresse Bakhtine, c'est moins de montrer l'homme en accord avec l'autre, que ce même homme dialoguant en dépit de l'autre, de lui-même et de ses propres intentions, réfractaire à la synthèse, et ce au nom de la recherche dans le réel de ce qui est vrai ou faux, juste ou injuste, bon ou mauvais, efficace ou non. À la recherche d'autre chose pour vivre et faire quelque chose de sa vie : l'autre geste possible, l'autre objet, l'autre mot, l'autre idée, l'autre activité, l'autre possibilité non encore réalisée. À la recherche de l'homme exposé à la découverte. À la recherche de « l'homme dans l'homme » (1970a, p. 134).

C'est que, pour Bakhtine, si le dernier mot n'est jamais dit, c'est précisément que tout n'est pas dans les mots. Pour lui, ce ne sont d'ailleurs pas des mots que nous prononçons ou entendons mais des vérités ou des mensonges, des choses importantes ou triviales, agréables ou non, grandiloquentes ou légères. De façon plus générale, comme chez Jakubinski (2000, p. 103), chez Bakhtine la fonctionnalité de la parole est son principe même : « L'arrachement de la parole à la réalité est destructeur pour elle-même ; elle s'étirole, perd sa profondeur sémantique et sa mobilité, sa capacité d'élargir et de renouveler son sens dans des contextes neufs et

14

15

vivants ; pour tout dire, elle meurt en tant que parole car la parole signifiante vit en dehors d'elle-même, vit de son orientation vers l'extérieur » (1978, p. 171).

C'est là un travail de production de signification qui peut être décrit comme une interminable lutte dans la parole entre un processus centripète et un processus centrifuge (Sandywell, 1998). Un conflit moteur dans l'activité de signification entre le processus centripète du « déjà dit » à vocation monologique et le processus centrifuge du « pas encore dit » à vocation dialogique. De ce point de vue, le dispositif d'autoconfrontation croisée analysé ci-dessous pourrait être qualifié de « centrifugeuse dialogique ». Et ce, en référence à Bakhtine pour qui l'extérieur n'est pas le dehors, le référent externe de la proposition, mais l'au-delà, la limite à repousser, le développement possible qui sépare celui qui parle ou agit de ses fonctionnements habituels. C'est la motricité de l'inaccompli qui engage les attendus de la parole dans ce qui lui échappe encore, aux risques pour le sujet de se trouver à découvert. Pour le dire comme F. François, « il n'y a pas là un manifeste et un caché, un signifiant et un signifié, plutôt un difficile à dire" (1998, p. 26).

16

C'est une question de vie ou de mort : arrachée à cette perspective que lui tend le réel, la parole meurt, écrit Bakhtine. À sa suite, on peut proposer de regarder la vérité d'une activité dialogique autrement que comme la conformité à un objet externe de référence. Le dialogue est « vrai » si ceux qui parlent ne trichent pas avec le réel. Il se signale alors par une intensité repérable. Cette activité vraie ou encore authentique, dans laquelle le dernier mot n'est jamais dit (Scheller, 2003 ; Prot, 2003 ; Bournel-Bosson, 2005), se marque par la liberté prise avec le déjà-dit, le discours convenu, les faux-semblants de la doxa (Amossy, 2005 ; Litim, 2006) pour se rapprocher du « difficile à dire », du « difficile à comprendre », du « difficile à faire ».

17

Cet inachèvement est la nature même du dialogue « vrai » qui ne triche pas avec la réalité. Il est conçu par Bakhtine comme une chance donnée au surgissement inattendu et imprévu d'une autre vérité que la vérité du moment. C'est le principe de la théorie dialogique examinée ici. Sans l'horizon d'une vérité à chercher tout en étant certain de ne jamais pouvoir la « tenir », le dialogue est délesté. Il sonne « faux ». Le dialogue, quand il sonne « juste », ne vise pas l'expression d'une subjectivité qui confesse ses limites mais soutient et organise la passion de s'emparer de l'objectivité du monde pour lui donner une histoire possible. C'est ce que Bakhtine appelle la « responsabilité de l'acte » (2003).

18

C'est pourquoi il n'y a aucune idéalisation de la réciprocité, de la communauté ou du collectif chez Bakhtine mais plutôt le souci de l'événement qui peut leur donner un devenir : non pas en niant la communauté mais par la voie de son développement en la contraignant à se dépasser au contact du réel. Paradoxalement, en cherchant à repousser les limites de l'objectivité, ce sont aussi celles de la subjectivité individuelle et collective qui reculent. Plus d'objectivité pour plus de subjectivité et inversement, tel semble être l'engagement bakhtinien. On pourrait le dire autrement : un peu d'objectivité nous éloigne de la subjectivité, beaucoup d'objectivité nous en

19

rapproche : « Rien de définitif ne s'est encore produit dans le monde », écrit Bakhtine (1970a, p. 343). Ne pas renoncer à s'emparer de l'objectivité du monde à la recherche de ce qui excède la vérité du moment, à la recherche de ce qu'on ne peut pas encore faire ou pas encore dire : telle est peut-être la signification essentielle du dialogisme bakhtinien, très proche d'ailleurs en cela du transformisme vygotkien : « C'est seulement en mouvement qu'un corps montre ce qu'il est » (Vygotsky, 1978, p. 65).

Répondre aux convocations du réel reste sans doute ce qu'il y a de plus humain en l'homme. C'est particulièrement vrai pour un collectif car c'est ce qui l'oblige à faire le tour de ses possibilités et de leurs limites, à dépasser pour ainsi dire sa naïveté et ses illusions. Mais la réponse à cette convocation, justement pour être sérieuse, ne peut pas, sauf à courir les plus grands risques, « se prendre au sérieux » dans les filets de l'esprit catégorique. V. Bibikhine a sans doute vu l'essentiel : « l'attrait de Bakhtine consiste en ce qu'il n'a pas quitté le seuil de la vérité qui ne saurait prendre place, et qu'il s'est efforcé de faire comprendre aux autres qu'il y a un espace tout autre et un enthousiasme tout autre que ce que les hommes s'étaient résignés à comprendre. Le rire est la dénomination conventionnelle de cet enthousiasme inexpugnable » (2003, pp. 149-150). La vérité est dans le rire qui purifie de la sclérose et déblaie la voie (Bakhtine, 1970b ; Werthe, 2001). Le rire signale la vérité de l'échange. Devant les intimidantes vérités autorisées et convenues, dégageons la route : « Tous les habits existants sont trop étroits pour l'homme, et donc comiques » (1978, p. 470)^[4].

Ce n'est donc pas la vérité théorique qui peut expliquer l'activité réelle. C'est le réel de l'activité dialogique et son authenticité qui s'explique – aux deux sens du terme – avec la vérité théorique du moment. C'est le sens même du genre d'analyse du travail que nous développons en clinique de l'activité, son esprit même : quand on ne « triche » pas avec le réel, les « vérités » établies sont mises à l'épreuve. En utilisant le dispositif technique des autoconfrontations croisées que nous allons décrire, nous délimitons artificiellement un périmètre interlocutoire où cette expérience puisse devenir possible. Il est destiné à produire et à mobiliser des ressources dialogiques nouvelles pour la transformation des situations de travail ordinaires. C'est peut-être ce qui caractérise de manière spécifique le cadre clinique que nous essayons de mettre en place dans les autoconfrontations : la visée de transformation non seulement des situations ordinaires de travail, mais aussi de l'activité dialogique elle-même. L'activité dialogique des participants se développe en son sein, tout en nourrissant des débats de métier (Clot, 2008). D'autres méthodes utilisant la technique des autoconfrontations semblent privilégier une visée de connaissance de l'activité (Theureau, 1992) ou de formation et de recherche (Vermersch, 1994, p. 45) sur la visée transformative du discours et de l'activité ordinaire.

2. CADRE DIALOGIQUE ET AUTOCONFRONTATION CROISÉE

2.1. Le cadre dialogique des autoconfrontations

La réalisation des autoconfrontations a deux pré-requis : l'installation d'un « plurilinguisme » professionnel dans le milieu de travail concernant les manières de faire et de dire et la définition d'une sorte de « furet dialogique », « objet-lien » (Tosquelles, 2003, p. 111) autour duquel peut s'enrouler et se dérouler la confrontation entre « connaisseurs » sur un geste de métier. Cet objet fait problème, il fait discuter les professionnels entre eux, il rencontre une opposition de points de vue. Les professionnels ont peine à saisir cet objet, à le délimiter dans et par les mots. C'est une « frontière fluctuante » qui attise leur curiosité. On peut alors considérer que, dans ce cadre, les « passions » du métier sont redécouvertes par les professionnels. On peut même dire que le clinicien cherche à faire surgir ces passions et à les entretenir. Ce sont ces passions qui supportent alors le transfert des ressources professionnelles d'un sujet à l'autre (Yvon, 2003). Ici spécialement – comme l'a bien vu Spinoza de manière générale (1965) –, personne ne sait d'avance les affects et les concepts dont il est capable. C'est une longue affaire d'expérimentation ^[5]. C'est pourquoi, le dispositif méthodologique que nous allons présenter pourrait être qualifié de clinico-développemental (Clot, Faïta, Fernandez, & Scheller, 2001 ; Clot, 1999 ; Faïta, 1997). À partir de présentations antérieures à peine retouchées (Yvon & Clot, 2003), on peut le décrire en plusieurs phases, décomposées elles-mêmes en plusieurs étapes.

La première phase est consacrée à :

- la constitution d'un collectif de professionnels volontaires qui, avec les chercheurs, composent ce qu'on a pu désigner comme « une communauté scientifique élargie » (Oddone et al., 1981);

- l'observation des situations de travail sur laquelle nous reviendrons plus bas;

- la détermination de la séquence d'activité commune pour l'enregistrement vidéo.

Dans cette première phase, l'activité fait l'objet d'une observation minutieuse aux conséquences psychologiques indirectes, en général insoupçonnées, au premier rang desquelles on trouve l'auto-observation (Clot, 2008). Les analyses sont portées au niveau du collectif pour faire l'objet d'une élaboration. On cherche par là même à « dénaturer » l'activité. On redécouvre chaque fois que le sujet au travail porte et transporte une histoire et une expérience que l'observation extérieure confond trop vite avec un ensemble d'automatismes et de routines. Ceux-ci sont en réalité supportés par des choix et un engagement subjectif. C'est cette redécouverte de l'expérience, de sa richesse mais aussi de ses limites et de ses dilemmes que la première phase cherche à instruire individuellement et collectivement. Et ce à la recherche de l'objet-lien « difficile à expliquer ».

La seconde phase se déroule en trois étapes :

- enregistrement vidéo de quelques minutes d'une séquence d'activité, par lequel on constitue des traces de l'activité qui vont faire l'objet d'analyses répétées ;

- confrontation du professionnel à l'enregistrement vidéo de son activité en présence du chercheur (autoconfrontation simple) ;

- confrontation du même professionnel au même enregistrement, en présence du chercheur et d'un pair s'étant lui aussi confronté à ses propres séquences d'activité (autoconfrontation croisée).

La seconde phase est par conséquent consacrée à recueillir deux types de traces vidéo : celles de l'activité et celles de la confrontation des pairs à celles-ci. Le chercheur ne cherche pas à comprendre « pourquoi » ce qui est fait est fait. Cette « vérité » n'est pas directement accessible. Il cherche plutôt à obtenir que les travailleurs s'interrogent sur ce qu'ils se voient faire. Autrement dit, il les invite à décrire le plus précisément possible les gestes et opérations observables sur l'enregistrement vidéo jusqu'à ce que les limites de cette description se manifestent, jusqu'à ce que la vérité établie soit prise en défaut dans la véracité du dialogue, par l'authenticité dialogique. La décomposition des gestes par le professionnel acquiert de la sorte un tout autre statut. Au lieu d'isoler des éléments de l'activité dont le chercheur aurait à recomposer la logique, le sujet défait et refait les liens entre ce qu'il se voit faire, ce qu'il y a à faire, ce qu'il voudrait faire, ce qu'il aurait pu faire ou encore ce qui serait à refaire.

Autrement dit, le résultat de l'analyse ne débouche pas d'abord sur des connaissances de l'activité, mais souvent sur des étonnements autour d'événements difficiles à interpréter dans les canons du discours convenu. La mise à jour de ces « furets dialogiques » permet aux sujets de tourner leurs commentaires aussi vers eux. Ce commentaire devient alors l'instrument d'une élaboration psychique d'abord personnelle puis interpersonnelle (Scheller, 2003) quand chaque sujet commente l'activité de son collègue de travail. Dans ces circonstances, chacun voit dans l'activité de l'autre sa propre activité, la retrouve sans pouvoir la reconnaître tout à fait. C'est à la fois la même et pas la même, ce qui la rend indépendante de chacun des protagonistes du dialogue. Le commentaire croisé oriente les dialogues sur la confrontation des « manières de faire » différentes pour atteindre les mêmes objectifs ou s'en fixer d'autres. Les travailleurs concernés font alors l'expérience du plurilinguisme professionnel. Le chercheur cherche à accompagner cette exploration des conflits et des dissonances de l'activité. D'autres gestes possibles restés insoupçonnés peuvent être imaginés et même « répétés » dans cette confrontation à soi et à l'autre. Ils peuvent être « pris à l'autre ». On assiste, quand on parvient à « tenir bon » sur ce cadre dialogique à l'ouverture de zones de développement potentiel de l'activité.

La troisième phase permet de déplacer la confrontation et de la faire « monter » ou « descendre » à d'autres étages de l'action engagée :

- le collectif professionnel de départ ;

- le comité de pilotage de l'intervention ;

36

- le collectif professionnel élargi, autrement dit l'ensemble des pairs affrontés aux mêmes épreuves professionnelles.

37

C'est le moment de la restitution des analyses au collectif à l'aide des documents vidéo de travail. La confrontation entre les différents milieux que la recherche traverse (chercheurs compris) se trouve encore réveillée par les limites du travail d'interprétation de l'activité concrète qui maintient tous les protagonistes à découvert. Ou plutôt qui les expose aux plaisirs éventuels de la découverte. Ce mouvement de confrontation dialogique sur l'activité de travail n'a, *a priori*, pas de limites. Le dernier mot ne peut pas être dit. Mais l'expérience montre que ce mouvement interprétatif doit se mesurer à de nombreux obstacles, notamment en trouvant sa place dans l'histoire du milieu et du collectif professionnels. Parfois contre les attendus génériques habituellement mobilisés.

38

2.2. Clinique de l'activité dialogique en autoconfrontation croisée

Trois phases de l'action viennent d'être décrites. Concentrons-nous sur celle d'entre elles qui nous occupe ici ^[6]. En créant l'artefact de cette deuxième phase décrite ci-dessus nous tentons d'être le moins naïf possible. Nous partons – aux deux sens du terme – de la distinction entre dialogue réalisé et réel du dialogue. En lutte contre une compréhension étroite du dialogisme conçu comme discussion ou conversation localisées, pour nous, l'énoncé n'est pas la réaction mécanique et le dialogue, la réaction en chaîne que Bakhtine critiquait dans la linguistique descriptive des behavioristes (Bakhtine, 1984, p. 333). Le réel dialogique ne coïncide pas avec le rapport qui existe entre les répliques dans l'enchaînement du dialogue réalisé. Car deux énoncés, séparés l'un de l'autre dans l'espace et dans le temps et qui ne savent rien l'un de l'autre, peuvent se révéler en rapport dialogique réel (Bakhtine, 1984, p. 334 ; Faïta, 1999). Autrement dit, l'ingénuité est l'un des pires ennemis de l'analyse dialogique. Le dialogue est nomade. Il ne reste pas en place. Comme l'écrit, F. François, même « le for intérieur de celui qui agit est en même temps "ailleurs". Le problème n'est pas de poser des mondes séparés et de décrire chacun d'eux, mais de s'interroger sur leurs relations" (1998, p. 22). D. Faïta a également bien illustré ce fait (1999, 2001). Au bout du compte, on peut suivre Bakhtine : « le présent n'épuise pas toute la réalité, car la majeure partie de celle-ci existe sous la forme du mot futur secret pas encore prononcé » (1970a, p. 140). En effet, dans l'autoconfrontation gît un paradoxe : l'activité ne peut y être analysée qu'en regardant en arrière mais, retrouvée à ce moment-là, elle est revécue en regardant en avant vers ce qui pourrait être fait.

39

Une question vient alors légitimement à l'esprit. Si le dialogue ne tient pas en place, pourquoi vouloir tenter de le mettre entre parenthèses dans l'autoconfrontation

40

croisée ? Ne risque-t-on pas de le déréaliser justement en lui imposant des formes convenues de réalisation ? C'est à cette question qu'on voudrait répondre ici en second lieu. Pour nous, en effet, la polyphonie n'est pas une fin en soi. Ce qui compte surtout, au travers du plurilinguisme professionnel que nous cherchons à organiser en clinique de l'activité, est que le collectif de travail ne se résigne pas aux vérités du moment. Ce qui compte, c'est ce qu'on n'arrive pas encore à dire du réel de l'activité : ce « difficile à dire » avec quoi on pourrait peut-être faire quelque chose de différent de ce qu'on fait. Du coup, nous organisons le dialogue entre les travailleurs et cet obstacle mais aussi entre eux sur cet obstacle. C'est pourquoi ce dialogue n'est à aucun moment une lutte qui s'apaise. Dans le genre d'analyse du travail dont il est ici question le « difficile à expliquer » est, pour ainsi dire, le furet du jeu dialogique. Si le chercheur tient bon sur les règles du genre, ce « difficile à représenter », devient alors un « objet-lien » (Tosquelles, 2003, p. 111) qui court dans le dialogue entre les répliques, d'une réplique à l'autre. Il participe au dialogue puisqu'il est sa limite même. Ceux qui dialoguent ne parviennent à faire reculer cette limite qu'en développant leur curiosité.

La vérité du dialogue se tient sur cette frontière-là : on parle et en même temps on sent, on cherche à voir, à faire voir ou à faire sentir. Cette frontière fluctuante maintient le dialogue tendu ^[7]. C'est une limite du langage à l'intérieur du langage, dans le dialogue réalisé lui-même. Mais cette limite n'est pas spécialement au-dehors du langage ni en dehors de l'enchaînement des répliques. Elle en est plutôt le dehors, un dehors du langage qui n'est pas hors de lui ^[8]. Ce dehors est, entre deux répliques, dans le dialogue réalisé, le moment de déplacement qui nous fait passer de l'une à l'autre. L'une dans l'autre, l'une au-delà de l'autre, les répliques se produisent sous l'impact d'un dehors qui creuse l'intervalle entre elles. Ce développement se réalise dans les répliques, qui n'auraient sans lui rien à incarner ou à accomplir. Mais, à l'inverse, sans ces réalisations ce développement resterait transitif, instable, volatile, exposé à l'extinction. Ainsi, le dialogue réalisé se rapporte bien à « autre chose » qui ne se réduit ni au sens des énoncés ni au référent des propositions. Cette « autre chose » ne concerne pas la vérité des énoncés mais la « vérité » du dialogue. C'est ce que nous appelons le réel du dialogue dont on voudrait bien marquer qu'il n'est pas en dehors du dialogue réalisé mais son dehors. On n'a donc aucune chance d'y accéder si on ne focalise pas sérieusement la réalisation des échanges autour de ce qu'on n'arrive pas à dire, autour de ce qui paraît d'abord impossible à dire.

Dans les autoconfrontations croisées, le montage des images vidéo de l'activité est un procédé conçu pour se porter à la rencontre de cette difficulté. Le travail du chercheur consiste aussi à « provoquer » son analyse. Et ce, afin de préserver toutes les chances de développement pour le réel du dialogue à l'intérieur du dialogue réalisé. Ainsi, en se réalisant, le réel du dialogue se développe. Le dialogue réalisé, lui, en se mesurant au réel qui lui échappe, peut aussi se porter au-delà de lui-même. Autrement dit, même dans la parenthèse artificielle que constitue l'autoconfrontation croisée, le dialogue est nomade. Même là, il ne tient pas en place. Dans le cours de

41

42

l'interaction, le dialogue réalisé n'a pas toujours la même fonction : de ressource pour affronter et surmonter ce qu'on n'arrive pas à dire, il peut devenir source d'un nouveau « difficile à dire », creusé en cours de route dans le langage et qui pousse le dialogue une nouvelle fois jusqu'à son point de suspension. Ce qui, à nouveau, se présente comme difficile à dire et à comprendre est un événement qui affecte le cours dialogique et lui appartient d'autant plus étroitement qu'il l'infléchit et réveille en lui des voix qui s'étaient tues. L'hétéroglossie est relancée par ces écarts de langage. Le « dur combat dialogique » reprend sur les trois fronts définis plus haut. Alors, le devenir de l'activité psychique se fait ou ne se fait pas, se voit ou se cache au travers du mouvement des mots qui l'expriment ou, au contraire, l'oppriment. En tout cas, l'avenir du dialogue se joue dans le rapport du langage à son dehors, à ce qu'il y a, au moins pendant un temps, d'impossible dans le langage ou, au contraire, de soudainement pensable ou visible grâce à lui.

On mesure peut-être mieux pourquoi nous écrivions plus haut qu'il faut partir, aux deux sens du terme, de la distinction indispensable entre réel dialogique et dialogue réalisé. Si on n'opère pas cette distinction, en les confondant, on réduit au silence la polyphonie des voix dans l'échange observable. On risque d'y perdre le travail psychique face au réel. Mais le risque n'est pas moindre si on prend à la lettre cette distinction en la fétichisant, si on la dégrade en opposition métaphysique (Bakhtine, 2003, p. 86 ; Bender, 1998, p. 184). On ampute alors le dialogue réalisé de toute profondeur, de toute grandeur. On le routinise. On l'appauvrit des doutes qu'il fait naître et surmonte, on le prive donc de toute créativité et finalement de son histoire, c'est-à-dire de sa véracité. Rien ne l'impose (Kostulski, 2001 ; Kostulski & Prot, 2004). Le travail de liaison-déliasion psychique (Scheller, 2003) peut se perdre une nouvelle fois dans cette deuxième opération. Il faut donc regarder cette différence entre réel et réalisé non pas comme une antinomie de la raison dialogique mais comme un décalage historique dans la temporalité du dialogue. Sinon, il ne nous reste plus qu'à accepter l'aller-retour sans surprise entre un réel dialogique saturé de voix mais inaudible et un dialogue réalisé bruyant mais monocorde. Tout au contraire, on peut penser que ce décalage et ces migrations fonctionnelles (Vygotski, 2003, pp. 143, 145, 152) qui voient l'activité psychique changer systématiquement de lieu dans l'échange, signalent bien la « motricité du dialogue » (Clot & Faïta, 2000).

Vygotski montrait qu'il y a un devenir en partie imprédictible de la pensée dans le mot et inversement (Vygotski, 1997, 2005). Dans le dialogue autour de ce qu'on n'arrive pas encore à comprendre et à dire du travail, il y a aussi un avenir du réel dans le réalisé et inversement. C'est le terrain même du développement psychique de liaisons nouvelles (Clot, 2003). Et c'est ce terrain que balise le dispositif technique qui sert la méthodologie décrite jusqu'ici. La pensée ou encore mieux l'idée nouvelle chemine avec les mots, au travers des mots, entre les mots, au-delà des mots et parfois contre les mots. Nous retrouvons Bakhtine : L'idée « n'est pas une formation subjective individuelle, avec une "résidence fixe" dans la tête de l'homme ; elle est interindividuelle et intersubjective ; elle "est" non pas dans la conscience individuelle

43

44

mais dans la communication dialogique entre les consciences. L'idée est un événement vivant qui se déroule au point de rencontre dialogique entre deux ou plusieurs consciences » (1970a, p. 137). Ainsi, l'idée qui se produit dans le dialogue réalisé est un événement vivant qui développe le réel de la pensée, un moyen nouveau pour penser et pour agir éventuellement autrement.

3. UN EXEMPLE DANS LE SECTEUR DU BÂTIMENT : DIALOGUE ET ACTION 45

On voudrait maintenant montrer comment s'établissent les rapports entre activité langagière en autoconfrontation croisée et transformation de la réalité du travail. À travers l'exemple du développement de l'activité d'élingage d'un ouvrier du bâtiment désigné ici par C, on analyse le processus par lequel l'activité du sujet, devenue médiatisante ^[9] par la réalisation de nouvelles idées et de nouveaux gestes au cours de l'autoconfrontation croisée, aboutit au développement effectif d'une activité moins exposée aux accidents. Autrement dit, on cherche comment dans son activité d'autoconfrontation, impliquant le langage, la pensée et les gestes, le sujet s'équipe de nouvelles ressources pour développer son activité pratique ultérieure ^[10].

3.1. Activité de travail analysée en autoconfrontation croisée

Le dialogue d'autoconfrontation croisée porte sur une activité de travail précise. Présentons préalablement la tâche correspondante à cette activité et son contexte. Les ouvriers doivent accrocher les deux élingues de la grue à un panneau de béton préfabriqué posé sur le mur de soutènement du chantier (paroi périphérique). Il faut ajouter que ces panneaux préfabriqués ont un format particulier. En raison d'une erreur du bureau d'études techniques non détectée par le conducteur de travaux principal, ils pèsent 10 tonnes au lieu des 6 tonnes prévues et présentent une forme asymétrique (cf. fig. 1 et 2). Par ailleurs, ces panneaux devaient, selon le Plan Particulier de Sécurité et de Protection de la Santé (PPSPS) actualisé un mois avant les travaux, être stockés sur « l'aire prévue ou sur un râtelier » ^[11] avant d'être posés à leur endroit définitif. Ainsi, le cadre prescriptif reste flou et incertain (Duc, 2002) même un mois avant les travaux, laissant à l'encadrement une relative liberté pour une prescription du travail « juste à temps » (Gaudart, Delgoulet, & Chassaing, 2008, p. 5). Or cadre et chef de chantier découvrent à la livraison de ces panneaux qu'ils ne sont pas conformes à leurs prévisions. N'ayant pas les élingues adaptées à la manutention de tels tonnages, ils prennent le risque d'accepter les panneaux tels quels et de les stocker sur le mur de soutènement du chantier attendant – qui ne constitue pas une aire de stockage sécurisée – et non pas sur l'aire prévue. De plus, le râtelier envisagé dans la préparation n'est pas présent sur le chantier car il n'a pas été retenu comme mode de stockage pour cette série de panneaux. Enfin, ces panneaux ne sont pas posés « à l'avancement » ^[12] mais stockés durant près de trois semaines afin d'attendre l'approvisionnement d'élingues adaptées. 47

Exposons ensuite l'activité filmée et commentée par les deux compagnons en autoconfrontation croisée. La tâche d'accroche des élingues de la grue à un panneau préfabriqué de grande taille, stocké sur le mur de soutènement, comporte une série d'opérations : accès à l'endroit d'accroche, saisissement de l'élingue, accroche de l'élingue, et retour au sol. Ces opérations sont réalisées à l'aide d'une échelle mobile. L'ouvrier C pose cette échelle sur le panneau préfabriqué, monte l'échelle, se penche pour saisir l'élingue en utilisant son marteau, accroche l'élingue au crochet du panneau, redescend de l'échelle et à quelques mètres de cette dernière, fait signe à la grue de soulever le panneau. L'ouvrier T, secondé par l'ouvrier J, pose son échelle sur le mur de soutènement à côté du panneau et accède par l'échelle à un petit platelage disponible sur le mur de soutènement. Il marche sur ce dernier jusqu'à l'endroit d'accroche, saisit l'élingue apportée par la grue, accroche l'élingue et fait marche arrière jusqu'à son échelle. Alors qu'il redescend, son collègue J lui ancre l'échelle avec ses pieds et sa main, tout en faisant signe à la grue de lever le panneau. Les deux modes opératoires se distinguent en particulier sur le positionnement de l'ouvrier pour saisir et accrocher l'élingue de la grue. L'ouvrier C effectue ces opérations les pieds et le corps appuyés sur l'échelle posée sur le panneau préfabriqué (cf. fig. 1) alors que l'ouvrier T se tient sur le platelage fixe du mur de soutènement sur lequel le panneau préfabriqué est lui-même stocké (cf. fig. 2).



Fig. 1 : Activité de C
Mode Y : « Accrocher depuis l'échelle »



Fig. 2 : Activité de T (en haut) et J (en bas)
Mode X : « Passer derrière le préfa »

Lorsque J voit l'ouvrier T « passer derrière le préfa » en marchant sur le platelage, J

suspend le visionnage des images pour commenter ce mode opératoire que nous appelons X. Selon l'ouvrier J, le mode opératoire X pose un problème de sécurité lié au risque d'écrasement de l'ouvrier entre la paroi périphérique et le panneau préfabriqué. C'est ainsi que débute le dialogue d'autoconfrontation croisée que nous étudions ici. Il faut préciser que le mode opératoire réalisé par l'ouvrier C, soit « accrocher depuis l'échelle », présente également un problème de sécurité. En effet, au moment des faits, « le travail à l'échelle » est interdit depuis à peu près un an. Or notre recherche s'effectue dans le cadre d'une commande des directions de la recherche et de la prévention d'un groupe de construction, concernant les questions de sécurité du travail. Cette situation d'élingage de panneaux préfabriqués, réalisée de manière différente par chacun des ouvriers, est ainsi susceptible de constituer un objet de controverses, un objet dialogique, pour les deux compagnons en autoconfrontation croisée.

3.2. Séquence et analyses d'une autoconfrontation croisée

Dans cette partie, nous étudions un extrait du dialogue d'autoconfrontation croisée réunissant les deux ouvriers C et J, en présence du chercheur, à propos de leur activité respective d'élingage de panneaux préfabriqués de béton. La séquence débute par le visionnage de l'activité du binôme d'ouvriers J et T, suspendu par J à l'aide de la souris, afin de prendre la parole. Cette séquence s'étend des énoncés 1 à 43. Puis, le dialogue s'estompe et laisse place au visionnage de l'activité de J sur la même tâche, ouvrant une seconde séquence de dialogue (44-63), où les images continuent de défiler jusqu'à ce que J propose un nouveau thème, issu des images. Dans l'espace de cet article, nous présentons uniquement cette première partie de dialogue (1-43) concernant les images de J et T, permettant déjà de nombreuses analyses.

Dans ces données, nous étudions deux aspects. D'une part, nous tentons de caractériser les développements de l'activité observés au cours de l'autoconfrontation croisée. Pour cela, nous utilisons le concept d'activité médiatisante (Clot, 2008) et regardons en particulier les mouvements réalisés au plan de l'activité langagière de C et J, en particulier les mouvements d'objets et d'adresses du discours. Suivant Vygotski et Bakhtine, nous les mettons en lien avec les mouvements de la pensée des participants au travers du développement des significations de ces objets de discours.

D'autre part, nous proposons des hypothèses concernant les rapports interfonctionnels entre développement de la pensée en autoconfrontation à travers le langage et les gestes, et développement de l'activité de travail ultérieure.

3.2.1. Analyse du discours et des développements de la pensée

Mouvements d'objet et d'adresse du discours

Dans la séquence présentée dans cet article (1-43), un « objet de discours » (Sitri,

2003) se constitue dans les 6 premiers tours de parole à propos de la peur de J de « passer derrière » le panneau, soit le risque du mode opératoire X. En effet, un segment de mots se détache des énoncés 1-3 de J « j'y ai pas été j'ai eu peur ». Il fait problème pour C, qui interroge J en 4 ; « d'aller par là-bas ». Le risque de « passer derrière » est thématiqué comme objet de discours. Cet objet apparaît déjà dialogique et donne forme au « furet dialogique » présenté plus haut.

Cet objet de discours est précisé par la suite de 7 à 27, par 5 autoreprises ^[13] par J du segment « j'ai eu peur » (J3) complété par divers ajouts : « que le préfa il glisse » (J7), « que tu sais (.) si ça glisse (.) ça te coupe direct hein » (J17), « non mais il était accroché (.) lui il l'a accroché de l'intérieur (...) c'est ça que j'avais peur » (J19), « Parce que là on avait posé sur du bois ou sur l'machin (.) mais s'il avait plu ou on » « sait jamais » (J21-23), ou encore « que (.) le préfa il glisse (.) s'il glisse ça vous bloque entre la paroi et le préfa vous êtes coupé en deux = » (J27). Ces compléments ont pour fonction d'illustrer le risque perçu par C. Les 5 autoreprises du mot « peur » sont accompagnées de reformulations de C et J : « que ça te coince là » (C8) ou « Je me suis dit on sait jamais avec un faux mouvement (.) il peut partir s'il part » (J11) « c'est fini (...) ça coupe » (J13). Si l'objet de discours est essentiellement marqué par des explications à caractère responsif de J, c'est aussi qu'il interprète les énoncés de C comme des demandes d'explicitation (8, 10, 12, 14) et comme une objection potentielle (18). L'objet de discours, monopolisé par les mots de C de 1 à 27, se précise sans se transformer radicalement. Il a pour fonction de contraindre C à penser ce risque de passer derrière, y compris de manière dramatisée. Certains énoncés de C (22 et 24) montrent que C accepte l'existence de ce risque.

54

Visionnage de l'activité pratique de T et J, filmée.

- 1 J (À propos de T) Il est passé par là (.) et il est allé accrocher de l'intérieur (.) et moi j'ai (.) moi
- 2 C [mmmh [mmmh
- 3 J Une fois aussi j'ai voulu faire pareil j'y ai pas été j'ai eu peur
- 4 C d'aller par là-bas ?
- 5 J Ouais
- 6 C [ah bon]

Dans cette première partie 1-27, J se parle à lui-même autant qu'il parle à son collègue. Il s'adresse à son collègue C pour lui expliquer son point de vue, qu'il énonce en 13. Mais il s'adresse à lui-même également lors des multiples autoreprises avec compléments, en utilisant le discours rapporté « je me suis dit » (...) et une forme négative non nécessaire en 27 « mais non moi (...) ». De son côté, C se parle intérieurement quand il répète « c'est vrai » en 22 et 24 et se gratte la tête. On observe ainsi une alternance d'adresses du discours, au pair et au sujet lui-même, permettant la constitution et le déploiement d'un objet de discours commun.

55

- 13 J **c'est fini hein (.)** Ttu sais **ça coupe (.) c'est pourquoi je préfère**

accrocher par

14 C [mmmh]

15 J l'échelle par le =16 C = la pièce

17 J [voilà sur la pièce qu'on avait parlé la dernière fois (.) **Parce que là j'avais peur** que tu sais... **si ça glisse (.) ça te coupe direct** hein 18 C [mmmh [mais là c'est accroché y a plus de (.)

19 J **non mais il était accroché... lui il l'a accroché de l'intérieur (.)** Tu vois ce que je veux dire (.) **C'est ça que j'avais peur**

20 C [mmmmh]

21 J **Parce que là on avait posé sur du bois ou sur l'machin (.) mais s'il avait plu ou on**

22 C [mmmh C'est vrai

23 J **Sait jamais**

24 C [ouais (.) c'est vrai (C se gratte la tête)

25 J **C'est ça j'avais peur moi (.)**

26 Ch Donc vous vous (.) vous vous auriez euh=

27 J =**Mais non moi je suis monté et quand j'ai pensé à cela je suis descendu j'ai été accroché par l'échelle (.)** parce que j'avais peur que (.) **le préfa il glisse (.) s'il glisse ça vous bloque entre la paroi et le préfa vous êtes coupé en deux =**

L'objet de discours, centré sur le risque « vécu » de passer derrière le panneau, appelé OD1 (Objet de Discours 1), ne se transforme radicalement qu'à partir de l'énoncé 28, première véritable prise de position de C dans l'objet de discours précédent. Ce nouvel objet de discours, OD2, introduit par le segment « au niveau sécurité c'est mieux la solution qu'il a fait » se déploie de 28 à 43. « La solution qu'il a fait » fait référence à la réalisation du mode opératoire X, « passer derrière ». C convoque ici la vidéo précédente du mode opératoire X en tant qu'instrument d'argumentation. Précisons d'ailleurs que ce mode opératoire X est découvert par C au moment du visionnage des images, lui-même ayant procédé selon le mode Y. C transforme alors l'objet de discours précédent en énonçant une comparaison « au niveau sécurité » entre deux modes opératoires (X : passer derrière et Y mettre l'échelle sur le préfa) indiquée ici par « mieux ». C annonce tout d'abord son désaccord par le connecteur « mais » puis affirme une plus grande sécurité du mode opératoire X (sous-entendu par rapport au mode opératoire Y). Le mode Y n'est pas encore explicité, J y avait fait allusion lors de deux incises précédentes en 13-15 (« je préfère accrocher par l'échelle ») et en 27 (« j'ai été accroché par l'échelle »). À l'énoncé 28, C prend position en indiquant une plus grande sécurité du mode opératoire X. À qui s'adresse-t-il ? C s'adresse bien sûr à son collègue J en transformant significativement l'objet de discours précédent. C utilise pour cela deux énoncés déontiques de suite « au niveau sécurité c'est mieux » (28) et « ça va de soi maintenant » (30). On peut considérer alors que C s'adresse non seulement à son pair mais aussi à un sur-destinataire, « la Sécurité », qui représente les règles en matière de sécurité (les

56

préventeurs, les chefs et éventuellement, en situation, le chercheur qui peut aussi représenter le « métier »). Ainsi, parallèlement à la transformation de l'objet de discours, on remarque une double adresse des énoncés 28 et 30 au collègue J et à un sur-destinataire « la Sécurité ». En effet, l'élingage depuis l'échelle (mode Y), en tant que travail à l'échelle, est interdit depuis 2004. Mais ce n'est pas tout. Il y a sans doute également un troisième destinataire pour l'énoncé 28. C se parle aussi intérieurement. Le segment « au niveau sécurité » peut en effet être interprété comme un des niveaux d'évaluation possibles. Sur d'autres niveaux tels que l'efficacité ou la rapidité, le mode opératoire n'aurait peut-être pas la même évaluation. C explicite selon nous une partie seulement de son discours intérieur. Ainsi, on pourrait discerner en 28 une triple adresse du discours, qui accompagne la réalisation de l'objet de discours OD₂ et le développement d'un nouvel objet de pensée pour C et J. Ici, on mesure bien le conflit psychologique en actes entre destinataire, sub-destinataire et sur-destinataire, définis plus haut.

Bivocalité du discours

L'énoncé assertif de C en 28 et 30 n'est pas remis en cause par J. Je se parle à lui-même en appuyant sur les syllabes « pffff » puis « ouais::::: ». Ces « longueurs » et hésitations témoignent de l'activité de pensée dans laquelle J est plongé suite aux énoncés de C. L'absence de mot est un indicateur du travail psychique en cours chez J. Le nouvel objet de discours se déploie en réponse à l'espace laissé libre par J (29 et 31) mais surtout après la reprise littérale de l'objet de discours « au niveau sécurité c'est mieux » par le chercheur en 32, assortie d'un « pourquoi » et d'une forme interrogative. C est alors amené à expliciter sa préférence pour le mode opératoire X dans une comparaison des deux modes opératoires aux énoncés 33 et 35, auquel J contribue par reformulation en 34, laquelle est reprise littéralement par C et développée. C et J parlent à deux voix. Il y a bivocalité (Bournel-Bosson, 2005). Ces 3 énoncés (33-35) réalisent une analyse conjointe en termes de sécurité et de pénibilité du mode opératoire X (« il y a un support où il peut être tranquille », « il peut marcher », « il peut marcher (.) y a pas à changer d'échelle (.) euh pour accrocher là (.) aller là bas (.) accrocher puis revenir tranquillement ») et du mode opératoire Y (« Mais sur l'échelle on a toujours euh (.) un peu (2s) » C se balance de droite à gauche). Autrement dit, le mode X est plus sûr que le mode Y car l'ouvrier se tient et se déplace sur un platelage fixe, sans avoir à changer d'échelle pour accéder aux deux endroits d'accroche et sans risque de balancement de l'échelle durant l'accroche des élingues. Finalement, l'absence de mot auquel est confronté J est suivie par un discours à deux voix, où de nouveaux mots sont utilisés pour donner forme à un objet de discours rénové.

57

L'activité langagière entre 33 et 35 est une activité d'analyse conjointe qui se caractérise également par une double adresse des sujets au pair et à eux-mêmes simultanément. En effet, la présence de nombreuses pauses, silences et hésitations marque la présence d'un discours intérieur chez C. C s'adresse aussi à J en

58

complétant l'objet de discours OD2 par une explication qui ressemble à une analyse de l'activité selon les deux modes opératoires. Aux compléments langagiers s'ajoutent les gestes de C, mimant les gestes et postures du mode opératoire X puis ceux du mode Y. Nous y reviendrons.

La pensée de C, stimulée par l'objet de discours proposé par J, se développe de 1 à 27. C se sent capable en 28 de transformer l'objet de discours en le faisant sien. Il contraint J à le suivre, permettant aux deux ouvriers de réaliser une activité d'analyse conjointe de l'activité d'élingage et de s'entendre sur une supériorité du mode opératoire X en termes de sécurité.

59

28 C =Mais au niveau sécurité c'est mieux la solution qu'il a fait (C s'adresse du regard à J)

29 J Ouais passer par l'arrière mais pffff

30 C ça, ça va de soi maintenant si:::::

31 J Ouais::::

32 Ch Pourquoi c'est mieux au niveau sécurité

33 Ch Parce que là il y a un support où **il peut être tranquille=**

34 J =Il peut marcher

35 C Il peut marcher (.) y a pas à changer d'échelle euh... (C fait des gestes pour renforcer ses arguments) pour accrocher là (.) aller là bas(.) accrocher puis revenir **tranquillement** Mais sur l'échelle on a toujours euh (.) un peu (2s) (C se balance de droite à gauche)

36 Ch Ouais... donc il est plus en sécurité que s'il est (.) sur une échelle (.)

37 C [sur une échelle

38 Ch sur la préfa =

39 C =Exactement Pour moi

40 Ch D'accord

41 C mmmmmh (J semble hocher de la tête)

42 Ch D'accord (tout bas)

43 C Mmmh

J. ne parle plus, ni à C, ni au chercheur. Il se parle intérieurement, tout en hochant la tête aux propos de C en 39, 41, 43. Puis, il reprendra en 44 l'objet de discours OD1 en s'adressant à lui-même avec une formule négative : « je ne sais pas pourquoi ça a fait tic ça ».

60

Cet extrait d'autoconfrontation croisée, de 1 à 43, nous permet d'illustrer les rapports inter-fonctionnels entre mouvements du discours et mouvements de pensée. Au début de l'autoconfrontation, J propose un objet de discours à C, qu'il développe de manière énergique et auquel C concède une certaine réalité (en 22-24). Mais selon C, cet objet de discours OD1 ne semble pas adapté ou trop partiel par rapport à sa propre analyse du mode opératoire X en termes de sécurité quant au mode opératoire Y. C réalise alors un objet de pensée « élargi » qui prend forme dans le discours alors

61

entre 28 et 35. Autrement dit, une nouvelle idée apparaît dans le discours de C en 28, laquelle est précisée et complétée par les énoncés bivocaux de C et J (33 à 35). J lui prête ses mots en 34, après reformulation des mots de C. Un objet d'analyse commun a émergé, indiquant un mouvement de pensée chez C comme chez J. Ainsi, la pensée des participants au dialogue se développe parallèlement à la transformation de l'objet de discours, au gré des « répétitions sans répétition », adressées à plusieurs destinataires de manière successive ou simultanée. La suite de l'extrait, que nous n'analysons pas ici, présente des mouvements comparables d'objet et d'adresse du discours.

On peut maintenant s'interroger sur les effets des développements opérés durant cette autoconfrontation. Nous présentons ici deux hypothèses sur les relations interfonctionnelles entre l'activité dialogique de C en autoconfrontation croisée et son activité d'élingage ultérieure. En effet, C adoptera le nouveau mode opératoire découvert durant l'autoconfrontation. 62

3.2.2. Hypothèses sur les rapports entre l'activité dialogique et l'activité de travail

Pour expliquer le processus de développement de l'activité de travail de C, nous faisons l'hypothèse que l'activité de C développée en autoconfrontation lui a permis de générer de nouvelles ressources pour réaliser autrement son activité ordinaire. Nous allons préciser de quelle manière à travers deux exemples. 63

Exemple 1 : La mise en pratique d'un nouvel objet de pensée

Nous avons montré précédemment qu'un nouvel objet d'analyse conjoint se développe en autoconfrontation (28-43). Nous avons appelé cet objet « comparaison entre les modes opératoires X et Y ». Cet objet se réalise sous la forme d'un objet de discours indiquant la plus grande sécurité du mode X par rapport au mode Y. 64

Quelques jours après l'autoconfrontation croisée, le compagnon, de nouveau confronté à une tâche d'élingage similaire, adopte le mode opératoire X, pose son échelle à côté du panneau préfabriqué adossé au mur périphérique, accède sur le mur et découvre la présence de feuillages bloquant l'accès à l'endroit d'accroche. Le chercheur se trouve en observation non loin de la situation. Le compagnon lui adresse l'énoncé ci-après. 65

Ainsi, en situation d'élingage, l'ouvrier convoque non seulement la situation d'autoconfrontation croisée à travers le segment « la situation discutée » mais aussi le nouvel objet de pensée développé durant cette autoconfrontation : la comparaison et le choix entre les modes opératoires X et Y. Le mot « choix », qui n'avait pas été utilisé par C en autoconfrontation croisée, décrit son activité pratique empêchée. Selon nous, C a utilisé le nouvel objet d'analyse formé en autoconfrontation croisée, comme instrument psychologique ou signe, au sens vygotkien (1978), transformant 66

non pas directement l'objet pratique (le mur, le panneau) mais agissant sur lui-même. Le nouvel objet d'analyse permet à C d'orienter différemment son activité par rapport à la tâche à réaliser. Son but et ses gestes pratiques ne sont pas les mêmes que dans la première activité d'élingage filmée. Il sait qu'il a le choix entre deux modes opératoires, il préfère le mode X, il adopte ainsi un nouveau but et de nouveaux instruments pour élinguer, même si les circonstances ne permettent pas la pleine réalisation de cette nouvelle activité.

Nous ne discutons pas ici des mouvements suivants occasionnés par le problème rencontré par C. Précisons seulement que le développement de l'activité pratique de C ne s'arrête pas ici, il « prend conscience » du problème de stockage et l'adresse à son chef de chantier, destinataire compétent pour le résoudre. Chef et cadre de chantier décident de modifier la tâche d'élingage en proposant un râtelier de stockage avec échelle sécurisée.

67

Reprenons donc le cycle de la migration fonctionnelle entre activité d'analyse et activité pratique. La réalisation d'une analyse de l'activité en autoconfrontation croisée permet à C et J de développer un nouvel objet de pensée. Cet objet de pensée est utilisé par C comme instrument psychologique dans son activité ultérieure d'élingage. Cette première migration n'est pas selon nous un exemple isolé, c'est un processus récurrent du développement de l'activité. Illustrons-le par un second exemple.

68

Exemple 2 : Réalisation pratique d'un geste simulé pour soutenir l'analyse dialogique

*35 C Il peut marcher (.) y a pas à changer d'échelle euh (2s)(C fait des gestes pour renforcer ses arguments) pour accrocher là (.) aller là bas(.) accrocher puis revenir tranquillement. Mais sur l'échelle on a toujours euh (.) un peu (2s)
(C se balance de droite à gauche)*

Durant l'autoconfrontation, C réalise certains gestes au cours de l'énoncé 35 (cf. fig. 3) pour soutenir son point de vue et transformer significativement l'objet de discours précédent. C fait une comparaison et un choix entre les modes opératoires X et Y. Ces gestes ^[14] reproduisent a minima le mode opératoire X et le mode opératoire Y. Ils miment par exemple le fait de pouvoir « marcher », ne pas avoir à « changer d'échelle », ils montrent la trajectoire pour « aller là-bas » puis le chemin retour pour « revenir tranquillement », relatifs au mode opératoire X. Le balancement du corps de C de droite à gauche de sa chaise reproduit également le risque du mode opératoire Y et accompagne l'énoncé « Mais sur l'échelle on a toujours euh (.) un peu (2s) ». Ce sont essentiellement des gestes « kinémimiques » (Cosnier, 1997, p. 5) qui miment l'action et soutiennent l'évocation verbale. D'autres gestes déictiques sont utilisés par C pour désigner sur l'image de l'ordinateur la trajectoire de l'ouvrier pour accéder et revenir. Nous nous centrons sur les gestes et postures corporelles de C qui miment la réalisation du mode opératoire X.



Fig. 3 : Énoncé et gestes simultanés

« Il peut marcher » « aller là bas » « Sur l'échelle on a toujours »

En situation d'autoconfrontation croisée, ces gestes sont simulés par C pour la première fois. En effet, il découvre en situation le mode opératoire X réalisé par un ouvrier tiers en binôme avec J. Ces gestes accompagnent le discours de C avec un statut d'instrument, instrument d'argumentation et d'analyse. Ils proviennent de l'imitation par C du mode opératoire découvert peu avant sur les images. Tout en analysant les deux modes opératoires X et Y en 33 et 35, C reproduit certains gestes du mode opératoire X, a minima. Son affectivité n'y est pas étrangère. Cette activité d'analyse au moyen de gestes est aussi au plan pratique, une « activité sur soi », une activité qui prend le corps de C pour objet et le transforme. Le corps de C est également d'une certaine manière en position d'objet pratique.

69

Puis, en situation d'élingage ultérieure, les gestes simulés par C pendant l'autoconfrontation croisée, sont réalisés jusqu'au bout par lui. Ils ont alors une fonction opératoire, une fonction d'instrument pratique. On peut dire qu'ils migrent d'une fonction d'instrument d'analyse à une fonction d'instrument pratique. En suivant Wallon (1970), on pourrait dire que la réalisation « à blanc » dans l'autoconfrontation croisée des nouveaux gestes, instruments d'argumentation et d'analyse, forme le désir et l'attente chez le sujet de la réalisation pleine et entière de ces gestes regardés comme plus sûrs. C'est pourquoi C réalise ces gestes plus tard jusqu'au bout. On constate ainsi une transformation de la fonction de ces gestes, d'une fonction d'instrument d'analyse à une fonction d'instrument pratique. Retenus dans le dialogue et par le dialogue, ces gestes suspendus se réalisent en dehors du dialogue.

70

CONCLUSION

Nous avons voulu insister sur deux résultats dont les cadres théoriques bakhtinien et vygotkien permettent de rendre compte. 71

À travers un extrait d'autoconfrontation croisée, nous avons tenté d'approcher le réel du dialogue à partir du dialogue réalisé. Les mouvements d'objet et d'adresse ainsi que les énoncés bivocaux, repérés dans le discours, indiquent un développement du dialogue entre les protagonistes, en eux et avec un sur-destinataire. La pensée des participants au dialogue est alors convoquée sur des objets nouveaux, lesquels sont stimulés en retour par leur concrétisation dans le discours. De cette manière, les mouvements d'objet et d'adresse du discours indiquent et relancent un développement de la pensée. Pour le dire autrement, les mouvements discursifs constatés laissent entrevoir un réel dialogique moteur du dialogue réalisé et repoussant ses limites. 72

Mais le réel du dialogue n'existe pas seulement dans les énoncés réalisés. Selon nous, il apparaît également dans les gestes « suspendus » qui soutiennent le dialogue intérieur. Or nous pensons que ces mouvements corporels au service de mouvements discursifs peuvent être « nomades ». Nous faisons l'hypothèse que ces mouvements changent de fonction en réalisant de nouvelles activités pratiques. En effet, les gestes accompagnant l'analyse du nouveau mode opératoire durant l'autoconfrontation croisée, sont effectués pleinement dans l'action ultérieure. De même, les nouveaux objets de pensée découverts dans le dialogue peuvent trouver des voies de réalisation concrète. Ils alimentent un dialogue intérieur, où l'activité pratique future est potentiellement présente, en pensée. En ce sens, le réel du dialogue ne tient pas dans les limites de l'activité dialogique réalisée. Il incorpore ici l'activité concrète à venir ou encore l'activité corporelle argumentative. C'est pourquoi on peut dire que de nouvelles ressources dialogiques sont développées au cours de l'autoconfrontation croisée. De cette manière, l'activité transite dans un cycle développemental où l'expérience vécue peut devenir le moyen de vivre d'autres expériences (Vygotski, 2003). 73

Au final, le réel dialogique semble incorporer plusieurs activités en dehors de l'activité dialogique réalisée : activité de pensée, activité corporelle simulée, activité concrète de travail passée et à venir. Et pourtant, le réel du dialogue reste difficile à saisir, partiellement opaque. Il ne « tient » pas dans les mots. C'est vrai aussi pour nous-mêmes. Tentons une explication. Ne joue-t-il pas le rôle, de furet dialogique dans notre activité de conceptualisation ? En effet, alors que nous écrivons cet article, à destination de nos collègues de la communauté scientifique, nous dialoguons entre auteurs, avec d'autres auteurs, comme avec nous-même. Par l'écriture réalisée de cet article, nous découvrons un réel dialogique et nous y contribuons en le développant. C'est donc moins le réel dialogique que nous cherchons à étudier que son développement. De même, l'autoconfrontation croisée sert de cadre au 74

développement du réel du dialogue entre les participants, en eux et avec d'autres destinataires, forgeant les instruments psychologiques d'une activité de travail renouvelée.

C'est en dehors d'elle-même que l'autoconfrontation trouve sa justification. Elle est une méthode au service d'une méthodologie développementale, un instrument possible de transformation de l'activité pratique et aussi un moyen de provoquer le développement pour l'étudier. C'est pourquoi il nous arrive de définir la clinique de l'activité comme une recherche fondamentale de terrain (Clot, 2009).

75

ANNEXE

Conventions de transcription : analyse des conversations (Traverso, 2005)

(.)	Pause ou silence court
(2s)	Pause 2 secondes
↓	Fin de phrase ou intonation en baisse
(rires)	Indication de contexte
↑	Question ou intonation en hausse
!	Exclamation
OUI	Accentuation
mais::	Prolongation de la syllabe
[Chevauchement
=	Enchaînement direct

Conventions de transcription : analyse des conversations (Traverso, 2005)

Amossy, R. (2005). De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative. In (sous la direction de) J. Bres, P.P. Haillet, S. Mellet, H. Nolke & L. Rosier, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.

Bakhtine, M. (1970a). *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Points Seuil.

Bakhtine, M. (1970b). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*. Paris : Gallimard.

Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.

Bakhtine, M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.

Bakhtine, M. (2003). *Pour une philosophie de l'acte*. Lausanne : L'Âge d'Homme.

Bender, C. (1998). Bakhtinian perspectives on "everyday life" sociology. In, M. M. Bell & M. Gardiner (Eds). *Bakhtine and the Human Sciences* (pp. 181-195). London : Sage Publications.

Bernicot, J., Salazar Orvig, A., & Veneziano, E. (2006). Les reprises: dialogue, formes, fonctions et ontogenèse. *La linguistique*, 42, 29-50.

Bournel-Bosson, M. (2005). *Les organisateurs du mouvement dialogique autoconfrontations croisées et activité des conseillers en bilan de compétences*. Thèse pour le doctorat en psychologie. Paris : CNAM.

Boutet, J. (2008). *La vie verbale au travail*. Toulouse : Octarès.

Bibikhine, V. (2003). Le mot et l'événement, In M. Bakhtine, *Pour une philosophie de l'acte*. (pp. 123-150). Lausanne : L'Âge d'Homme.

Clot, Y. (Éd.), (1999). *Avec Vygotski*. Troisième édition augmentée 2009 . Paris : La Dispute.

Clot, Y. (2003). Vygotski : la conscience comme liaison. In L. Vygotski, *Conscience, inconscient, émotions*, (pp. 7-59). Paris : La Dispute.

Clot, Y. (2008). *Travail et pouvoir d'agir*. Paris : PUF.

Clot, Y. (2009). La recherche fondamentale de terrain : une troisième voie. *Education permanente*, 177, 67-79.

Clot, Y., & Faïta D. (2000). Genre et style en analyse du travail. Concepts et méthodes. *Travailler*, n° 4, 7-42.

Clot, Y., Faïta, D., Fernandez, G., & Scheller, L. (2001). Les entretiens en autoconfrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité. *Éducation permanente*, 146, 17-27.

Cosnier, J. (1997). Sémiotique des gestes communicatifs. *Nouveaux actes sémiotiques*, 52, 7-28.

Deleuze, G. (1993). *Critique et clinique*. Paris : Éditions de Minuit.

Deleuze, G. (2003). Sur les principaux concepts de Michel Foucault. In G. Deleuze, *Deux régimes de fous*. Paris : Éditions de Minuit.

Duboscq, J. (2009 a). *Développement de la sécurité et activités médiatisantes. Le cas du travail de gros-œuvre sur les chantiers de bâtiment*. Thèse pour le doctorat en psychologie. Paris : CNAM.

Duboscq, J. (2009 b). Desenvolvimento da segurança e atividades mediadoras: o caso do trabalho de construção de estruturas em estaleiros de construção civil. *Laboreal*, 5, (2), 76-79.

Duc, M. (2002). *Le travail en chantier*. Paris : Octarès.

Faïta, D. (1999). Analyse des situations de travail : de la parole au dialogue. In J. Richard-Zappella (Éd.). *Espaces de travail, espaces de parole* (pp. 127-136). Collection Dyalang.

Faïta, D. (2001). L'analyse du travail et le statut de l'activité chez Bakhtine. *Travailler*, 6, 31-55.

Foucault, M. (1988). *Naissance de la clinique*. Paris : PUF.

François, F. (1998). *Le discours et ses entours*. Paris : L'Harmattan.

Friedrich, J. (2001). La discussion du langage intérieur par L. S. Vygotski, *Langue Française*, 132, 57-72.

Gaudart, C., Delgoulet, C., & Chassaing, K. (2008). La fidélisation de nouveaux dans une entreprise du BTP : approche ergonomique des enjeux et des déterminants. *Activités*, 5(2), pp. 2-24, <http://www.activites.org/v5n2/v5n2.pdf>

Jakubinski, L. (2000). De la parole dialogale. Présenté par S. Archaimbault, *Histoire, épistémologie, langage*, 22/1, 99-115.

Kostulski, K. (2001). Regard pragmatique sur une clinique de l'activité. *Éducation*

permanente, 146, 175-183.

Kostulski, K., & Prot, B. (2004). Analyse interlocutoire de la formation d'un concept potentiel. *Psychologie Française* 49 (4). 425-441.

Litim, M. (2006). *Les histoires racontées au travail. Métier et activité dans un service de gériatrie*. Thèse pour le doctorat de psychologie. Paris : CNAM.

Oddone, I., Rey, A., & Briante, G., (1981). *Redécouvrir l'expérience ouvrière. Vers une autre psychologie du travail*. Paris : Éd. Sociales.

Peytard, J. (1995). *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Paris : Bertrand-Lacoste

Ponzio, A. (1998). Alterità, responsabilità e dialogo in Michail Bachtin. In M. Bachtin, *Per una filosofia dell'azione responsabile*. Lecce : Piero Manni.

Prot, B. (2003). *Le concept potentiel : une voie de développement des concepts. Le cas de la validation des acquis*. Thèse pour le doctorat de psychologie. Paris. CNAM.

Sandywell, B. (1998). The schock of the old : M. Bakhtin's contribution to theory of time and alterity. In, M. M. Bell & M. Gardiner (Eds.). *Bakhtin and the Human Sciences* (pp. 193-213). London : Sage Publications.

Scheller, L. (2003). Élaborer l'expérience du travail : activité dialogique et référentielle dans la méthode des instructions au sosie. Thèse pour le doctorat de psychologie. Paris. CNAM.

Sitri, F. (2003). *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

Spinoza, B. (1965). *Éthique*. Paris : Flammarion.

Traverso, V. (2005). *L'analyse des conversations*. Paris : Armand Colin.

Tosquelles, F. (2003). *De la personne au groupe*. Toulouse : Erès.

Theureau, J. (1992). *Le cours d'action, analyse sémiologique : essais d'une anthropologie cognitive située*. Paris : Peter Lang.

Vygotski, L. (1978). *Mind in society : the development of higher psychological processes*. Cambridge : Harvard University Press.

Vygotski, L. (2003). *Conscience, inconscient, émotions*. (F. Sève & G. Fernandez, Trad.). Paris : La Dispute.

Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.

Wallon, H. (1983). *Les origines du caractère chez l'enfant*. Paris : PUF.

Wallon, H. (1970). *De l'acte à la pensée*. Paris : Flammarion.

Werthe, C. (2001). Le rire et ses ressources en clinique du travail. *Education permanente*, 146, 193-203.

Yvon, F. (2003). *Stress et psychopathologie du travail. La fonction psychologique du collectif*. Thèse pour le doctorat en psychologie. Paris : CNAM.

Yvon, F., & Clot, Y. (2003). Apprentissage et développement dans le travail enseignant. *Pratiques psychologiques*, 1, 19-35.

[1] La partie théorique de cet article est une version remaniée d'un chapitre de *Travail et pouvoir d'agir* (Clot, 2008).

[2] C'est pourquoi le langage est une activité à part entière et pas seulement un instrument de l'activité. Sur ce point, on ne peut que partager les remarques de J. Boutet (2008). Mais tout l'intérêt du langage

est justement qu'il est nomade et, selon les moments, activité proprement dite, objet d'une autre activité ou encore instrument de l'activité. C'est cette multifonctionnalité qui est précisément source de développement de la pensée.

- [3] L. Jakubinski avait déjà beaucoup insisté, dans un texte fondateur datant de 1923 sur le rôle de la mimique et de l'intonation dans le processus de production de l'énoncé et dans la définition de l'intensité du discours (Jakubinski, 2000).
- [4] M. Aucouturier l'a bien vu : le rire de Bakhtine « ne s'en prend pas à des personnes ou à des institutions particulières mais à l'existence toute entière, rieur compris » (1978, p. 15).
- [5] Pour Spinoza, l'effort pour augmenter la puissance d'agir n'est pas séparable d'un effort pour porter au maximum le pouvoir d'être affecté (1965, V. 39). On a vu dans l'introduction de cet ouvrage l'importance de ce point.
- [6] C'est bien sûr mutilant. L'intervention en clinique de l'activité est inscrite dans une tout autre temporalité que celle de l'autoconfrontation croisée en tant que telle. Cette dernière n'est même que son instrument, afin de relancer ou renforcer un dialogue continu entre les participants et en eux, porteur de nouvelles idées d'action pour « soigner » leur travail et de nouveaux destinataires compétents pour contribuer à les mettre en place.
- [7] Vygotski note judicieusement à la fin de *Pensée et Langage* que les rapports entre « conscience pensante » et « conscience sentante » sont, dans la vie psychique, au principe du mouvement des mots (1997, p. 499).
- [8] Les remarques qui suivent ont tiré profit de la lecture d'un texte de G. Deleuze sur les principaux concepts de Michel Foucault (Deleuze, 2003, pp. 226-242). Voir aussi, du même auteur, *Critique et clinique* (1993).
- [9] On désigne ici comme « médiatisante » une activité qui se dote soit d'un nouvel objet, soit d'un nouveau destinataire, soit d'un nouvel artefact pour se réaliser ou encore éventuellement des trois à la fois (Clot, 2008).
- [10] Les données utilisées ici sont issues de la thèse de J. Duboscq (2009a), résumée dans un article récent (Duboscq, 2009b).
- [11] Le râtelier est un espace de stockage pour panneaux préfabriqués muni d'une échelle d'accès sécurisée.
- [2] Les panneaux préfabriqués sont posés « à l'avancement » quand ils sont très rapidement posés à leur emplacement définitif. Le temps de stockage est donc restreint.
- [3] Une autoreprise est la reprise par le locuteur d'un ou de plusieurs mot(s) qu'il a prononcé(s) précédemment dans le dialogue (Bernicot, Salazar-Orvig, & Veneziano, 2006). Parmi les reprises de mots, les auteurs distinguent « autoreprises » et « hétéroreprises » (reprises des mots d'un autre locuteur), « avec » ou « sans ajout » de mots nouveaux.
- [4] Nous n'analyserons pas ici l'ensemble des gestes des protagonistes durant l'autoconfrontation croisée, mais focalisons notre attention sur les mouvements du corps réalisés par C au cours de l'énoncé 35.

Dans cet article, nous montrons comment l'autoconfrontation croisée peut devenir un instrument de développement de l'action, à travers une clinique de l'activité dialogique des participants. Nous appuyant sur le cadre théorique bakhtinien et vygotkien, nous présentons tout d'abord les potentialités du dialogue : découvrir l'épaisseur du « réel du dialogue » à partir du dialogue réalisé, s'adresser potentiellement à trois instances destinataires et s'expliquer avec la réalité. De même, l'autoconfrontation croisée, qui s'inscrit dans une démarche générale visant à provoquer et élargir le dialogue entre les professionnels et en eux sur leur activité, utilise les potentialités du dialogue, en vue du développement de leur activité concrète. Enfin, nous étudions un dialogue d'autoconfrontation croisée entre

ouvriers issu d'une recherche effectuée dans le secteur du bâtiment. Nous mettons en évidence des mouvements d'objet et d'adresse du discours, indiquant et stimulant le développement de la pensée des protagonistes. Nous faisons également l'hypothèse de rapports fonctionnels entre dialogue et action, ici au travers de gestes nouveaux, développés pour soutenir le discours et accomplis pleinement dans l'action ultérieure.

autoconfrontation croisée dialogue objets adresses destinataires gestes action activité
développement construction sécurité

CROSSED SELF-CONFRONTATION AS AN INSTRUMENT OF ACTION THROUGH DIALOGUE : OBJECTS, ADDRESSES AND RENEWED GESTURES

In this article we show how the method of crossed self-confrontation can be used to develop work activities through a clinic of the participants' dialogic activity. We first present three dialogue's potentialities based on a bakhtinian and vygotskian theoretical framework: discovering the deepness of the 'dialogue's real' under the speech and gestures conducted, addressing potentially three recipients and questioning reality. These potentialities are exploited in our methodological approach which aims at enlarging a dialogue among the professionals and 'inside' them in order to develop their work activity. As one step within this methodological approach, the method of crossed self-confrontation uses the dialogue as a tool. Eventually we study a dialogue excerpted from a crossed self-confrontation between two workers. These data come from a research led in the construction sector. We highlight movements in the discourse object and statements addressed to different recipients. These indicate and stimulate a development in the protagonists' thought. We also make the assumption of cross-functional relationships between dialogue and action. For example, new gestures accompanying speech as argument are made concretely later.

crossed self-confrontation dialogue discourse object recipients gestures action activity
development construction safety

RESUMEN: LA AUTO-CONFRONTACIÓN INDIRECTA COMO INSTRUMENTO DE LA ACCIÓN A TRAVÉS DEL DIÁLOGO: NUEVOS OBJETOS, DIRECCIONES Y GESTOS

Exponemos en este artículo de que manera la autoconfrontación indirecta puede convertirse en un instrumento de desarrollo de la acción a través de una clínica de la actividad dialógica de los participantes. Basándonos en el marco teórico bajtiniano y vygotskiano, presentamos en primer lugar el potencial del diálogo : descubrir el espesor del "diálogo real" a partir del diálogo realizado, dirigirse potencialmente a tres destinatarios y explicarse con la realidad. Igualmente, la autoconfrontación indirecta, que es parte de un enfoque general para provocar y ampliar el diálogo entre los profesionales y en ellos acerca de sus actividades, utiliza el potencial dialógico a fin de desarrollar la acción. Al final, para ilustrar estos mecanismos, estudiamos un diálogo de una autoconfrontación indirecta entre trabajadores realizada durante una investigación en el sector de la construcción. Evidenciamos los movimientos de objetos y de dirección del discurso, indicando y estimulando el desarrollo del pensamiento de los protagonistas. También suponemos que existen relaciones funcionales entre el diálogo y la acción, a través

por ejemplo de nuevos gestos, desarrollados como argumentos del discurso, y luego efectivamente realizados.

;

autoconfrontación indirecta	diálogo	objetos	gestos	acción	actividad	desarrollo
construcción	seguridad					